

LE SPECTATEUR

DE

L'ORIENT.

Livr. 23. — 26 Juillet (7 Août), 1854.

L'article qu'on va lire a été publié en allemand dans le journal d'Augsbourg. Il défend notre cause avec tant de talent et de force, et dans un esprit d'impartialité si parfaite, quoique parfois trop sévère envers les deux partis belligérants, que nous avons cru devoir en reproduire ici la traduction. On verra que dans plus d'un argument, l'auteur s'est rencontré avec ce que le Spectateur a souvent répété. C'est que la vérité est une, et que l'on ne peut que se rencontrer lorsqu'on marche dans cette voie. S'il nous était permis de faire connaître le nom de l'auteur, nous serions voir que nous comptons dans notre camp un des hommes les plus savans et les plus judicieux de l'Allemagne.

La question d'Orient, sous le point de vue d'une politique chrétienne.

Par quelqu'un qui connaît l'Orient par lui-même.

CONSIDÉRER la question d'Orient sous le point de vue du Christianisme, c'est réprover la politique des

deux grandes puissances occidentales, aller contre le courant d'une opinion généralement répandue, blesser des sympathies qui sont écloses sur le terrain des passions politiques, et d'une haine souvent justifiée contre les Russes, c'est enfin rompre résolument en visière à la cause de l'Islam. Contre de telles forces, n'est-il pas préférable de garder le silence? Car, que peut la parole contre la voix des passions et celle des canons, que peut le raisonnement contre l'intérêt égoïste? Nous reconnaissons la puissance de ces adversaires, ainsi que la faiblesse de nos moyens, et cependant nous ne perdons pas courage. Nos argumens reposent sur une base bien plus solide. Plus les intérêts sur lesquels le dé sanglant est aujourd'hui jeté dans les deux parties du monde sont grands, plus la mesure à laquelle nous les apprécions doit être grande elle-même, plus nous devons chercher un point de vue élevé pour les embrasser, une base ferme pour en chercher la solution. Les questions mesquines de la politique du jour peuvent être mesurées sur l'échelle d'un calcul étroit. Les lois éternelles sont la seule forme possible pour l'appréciation d'événemens dont dépend l'avenir de l'Europe. Ce sont elles qui président aux grandes révolutions de l'histoire, et, souvent voilées ou méconnues, elles ne manquent jamais de prévaloir à la fin.

C'est lorsqu'on s'est placé sur ce point culminant, qu'on s'aperçoit combien les événemens sont plus grands que les hommes qui prétendent les conduire et les dominer. La question qui divise l'Europe n'est pas simple de sa nature; plusieurs questions s'y rencontrent et s'y confondent; elle comprend tous les problèmes ardues que les derniers siècles ont amoncelés. La guerre pendant tou-

che par tant de côtés différens aux conditions mêmes de notre existence actuelle, à une foule d'intérêts privés ou d'intérêts d'état, qu'il est tout naturel que tout le monde, ceux qui y sont engagés, comme ceux qui n'y sont pas, évaluent avec anxiété les chances dans la balance des combats et dans celle de leur propre raison. Mais par cette manière de juger on ne peut arriver qu'à s'entre-déchirer, et ce n'est que par lassitude ou par épuisement qu'on consentirait à un rapprochement extérieur qui s'évanouirait avec la base sur laquelle il reposerait! Chez les peuples comme chez les individus, l'intérêt privé ne peut produire que le fruit sanglant des divisions et des guerres. Sur cette voie il n'y a pas de véritable solution à chercher, car la solution n'est pas dans l'antagonisme, elle est dans la conciliation des intérêts opposés; qu'un seul de ces intérêts ne soit pas satisfait, la solution n'est pas entière, la paix n'est pas sérieuse. Mais dans ce grand procès des destinées de l'Orient, il y a au dessus des intérêts privés, un grand intérêt général qui l'emporte sur les autres; qui les comprend tous, et qui peut, pour cette raison, les satisfaire et les combiner. C'est par conséquent ce seul intérêt dominant qui doit être pris en considération et satisfait avant tous les autres. On n'aura rien fait aussi longtemps qu'on n'y aura pas pourvu. Mais cette solution, où la trouver ailleurs que dans le domaine de la religion, dont la haute puissance et la portée éternelle se manifestent dans sa faculté de combiner les aspirations les plus élevées, avec les intérêts mondains les mieux entendus, et de satisfaire aussi bien au besoin intellectuel de toute la chrétienté, qu'aux prétentions

particulières des peuples, qui, en apparence, sont si hostiles à ce besoin.

Il y a donc deux routes qui, dans ce moment décisif, s'ouvrent devant les puissances de l'Occident: la voie sanglante d'une guerre à mort, au service d'une politique soi-disant nationale, et la voie de la paix, au service d'une grande idée qui peut en même temps concilier et écarter toutes les petites rivalités; quelle route suivront les deux puissances occidentales? Le doute n'est malheureusement pas permis. Il est bien plus difficile de s'élever à de grandes idées, et d'en attendre la solution des questions difficiles, que de se livrer aux intérêts et aux passions du moment. Les pensées vraiment grandes et fertiles n'éclosent jamais sur le sol des intérêts matériels; elles s'élèvent à une beaucoup plus grande hauteur, et il y a malheureusement peu d'esprits assez grands et assez nobles pour chercher à les y atteindre. Il est aussi beaucoup plus facile de résoudre toutes les grandes questions par la négative, que de s'évertuer à en trouver une solution définitive. C'est ainsi que dans cette occasion encore, leurs immenses efforts n'aboutissent, et ne peuvent aboutir qu'à mettre des entraves aux autres, et à les empêcher de prendre ce qu'on ne peut pas prendre soi-même, système par lequel la force matérielle la plus exorbitante, est mise à la disposition de l'impuissance morale la plus affligeante, qui condamne à la stérilité la plus absolue l'équilibre tant vanté de la Pentarchie européenne, et qui menace de faire, à la honte du monde civilisé, que la Turquie devienne dans sa faiblesse, plus dangereuse à la prospérité de l'Europe, qu'elle ne l'a jamais été pendant sa plus grande puissance.

Comment pouvait-on s'attendre à ce que ce système inoculât le Christianisme à l'Orient, soit même à l'Orient européen? Elever le Christianisme sur un trône, dont il a été précipité depuis à peine quatre siècles, ce serait là une idée digne d'une époque pleine de force, ce serait aussi une expiation des péchés de l'Occident envers son frère l'Orient. Cette idée était trop grande pour notre temps; les hommes d'aujourd'hui ne sont pas à sa hauteur. On a préféré s'épuiser en efforts pour maintenir un cadavre, et attrister toute la chrétienté par le honteux spectacle d'une liaison monstrueuse entre l'Evangile et le Coran, entre la religion de l'amour, et la religion de la haine. Pour arriver à son but, on pousserait, comme l'ancienne Tullie, ses chevaux rebelles sur le corps de son père. On a tenté l'impossible, uniquement pour éviter ce qui est grand. Mais ce qu'on ne veut pas faire aujourd'hui de son propre élan, et dans le sentiment de sa force, on y aura recours à la fin comme à la seule ancre de salut, à force d'épuisement, et après maint déboire.

Car, même dans cette voie, la providence trouvera un moyen pour accomplir ses plans, lorsque le temps de leur accomplissement sera arrivé. La guerre sera terminée, la réconciliation deviendra un besoin, le jugement, plus froid et plus équitable, la raison, moins passionnée et plus claire. Les fantômes seront évanouis, on ne courra plus après des feux follets. On cherchera une solution et on la trouvera. La pensée d'un royaume chrétien en Orient se présentera alors de nouveau aux esprits, bien qu'on ne soit pas encore tout à fait d'accord sur son étendue, et toute autre idée, dont le néant aura été prouvé pendant la durée de la guerre, aura entièrement disparu.

Beaucoup de monde traite peut-être aujourd'hui Byzance chrétienne, de rêve creux ; mais il y a quelques dizaines d'années, on ne rangeait pas moins parmi les rêves impossibles, Athènes chrétienne, et Coray qui, en 1808, prédisait ce sort à la Grèce, parmi les patriotes utopistes. Maintenant il s'agit d'établir une Byzance reconnaissant la loi chrétienne, un grand état chrétien et oriental, qui s'étende du pied des Balkans au promontoire de Malée, et sur toutes les îles du bassin hellénique. Cette idée a déjà fait ses preuves par l'établissement du royaume de Grèce, dont la portée idéale et intellectuelle brille avec d'autant plus d'éclat, que sa faiblesse matérielle est plus grande, qu'il étouffe davantage dans les frontières étroites où on l'a emprisonné, dans l'établissement de ce royaume qui, grâce à l'élasticité de la race hellénique et de la race slave, est déjà arrivé à un état florissant tel, qu'il excite plus d'une jalousie et plus d'un sentiment de vengeance, de ce royaume enfin, dont l'honneur, menacé par d'indignes menées de l'envie, a été conservé intact et sans souillure, par la mâle fermeté d'un noble prince allemand.

La route est tracée ; l'idée que les peuples chrétiens auront consacrée de leur sang, cette idée, nous en avons la ferme conviction, sera immortelle. Maintenant il faut avant tout trouver l'idée, — une grande idée. Sans doute, si toute idée devait être traitée de rêve, ce serait là la preuve la plus incontestable que notre époque n'est pas faite pour les grandes questions, et ce serait en même temps un arrêt d'incapacité aussi pour le peuple allemand. Mais l'avenir prouvera bien de quel côté était le rêve, si les rêveurs et les utopistes sont ceux qui demandent que l'empire turc, qui s'éclipse, soit remplacé par

un état chrétien, qui peut seul avoir de la stabilité, et que la pyramide repose sur sa base, plutôt que sur son sommet, ou bien ces politiques qui parlent de l'intégrité de la Turquie et de la civilisation turque en chapeau, en frac et en pantalon de coupe française ou anglaise, qui pensent que les intérêts chrétiens sont en pleine sûreté entre les mains des Turcs, tandis que la constitution anglaise ne supporte pas un souverain sans les trente neuf articles, et qui croient pouvoir balancer avec toute sécurité sur toutes ces erreurs, comme sur la corde de l'acrobate, la dernière et la plus grande des erreurs, celle de l'équilibre européen. Nous verrons où étaient les erreurs et les rêves, où se trouvait le bien du monde, et où s'ouvrait l'abîme des misères. Des palliatifs, et des demi-mesures, si chères à l'impuissance, ne sont plus de mise. Galvaniser un cadavre, ce n'est que lui donner l'apparence de la vie, et vous bercer d'une illusion de plus ; laisser un mort sans sépulture, c'est vouloir souiller l'air ; on doit bien se décider à le mettre en terre, si l'on ne veut pas en être infecté. Lorsque toute autre expédient aura paru impossible, il faudra bien qu'on se décide à ce qu'on eût dû faire dès le commencement. Au bord opposé de l'abîme dans lequel nous précipite cette guerre aussi insensée qu'inutile, s'élève, doré par les derniers rayons du soleil qui se couche en Occident, le dôme superbe de Sainte-Sophie, du haut duquel le monde épuisé, entendra de nouveau annoncer la force régénératrice et le triomphe de la chrétienté.

Quiconque aide au rétablissement du Christianisme en Orient, celui-là pourra se flatter d'y dominer. Ces mots contiennent le secret de la puissance et de la victoire.

Faites comme la Russie, et vous l'y remplacerez ; il n'y a pas d'autre moyen de lui arracher la proie que vous convoitez. Vous lui arracherez bien la proie, mais c'est en employant des moyens vivans, non des moyens morts. Une Byzance chrétienne, créée par les constans efforts de tout l'occident chrétien, est la seule idée qui porte le salut ; elle sauve aussi de la Russie, qui a eu l'égoïsme mal entendu de la repousser. C'est dans cette pensée que peuvent se réunir tous ces partis, qui préfèrent aujourd'hui s'entredéchirer. Il n'y a pas un autre point de réunion commun de tous les intérêts hostiles.

La régénération de la Turquie est impossible, parce que sa faiblesse a ses racines dans la religion, et qu'on ne peut dépouiller un peuple de sa religion, surtout un peuple dont le principe vital est dans son fanatisme religieux. Enlevez-lui le Coran, placez l'Évangile sur le trône, tout la reste est inutile et vain. Que d'illusions ne se sont pas déjà évanouies à la clarté de l'expérience ! que de monde qui a osé mettre le doigt sur les plaies et les sonder !

Nous avons tout lieu d'espérer que la raison et la vérité l'emporteront à la fin ; et alors nous n'avons aucun doute que le grand pas ne soit fait. On se rapprochera bien un jour, et l'on cherchera un terrain sur lequel tous les intérêts pourront être conciliés. On s'est bien entendu pour former un royaume grec, et l'on s'est réuni en 1840, lorsqu'il s'est agi de faire avorter les projets du vieux Mehémed-Ali, qui avait entrepris de remplacer la barbarie grossière des descendans d'Osman I, par le despotisme discipliné de la dynastie égyptienne, et de ramener par ce changement la force turque sur son véritable terrain, qui est l'oppression et l'exploitation des Rayas

chrétiens. Ces pas de la diplomatie européenne, seront tôt ou tard suivis par un autre, le plus grand de tous, qui concernera l'établissement d'un trône chrétien à Byzance.

On devrait remercier à genoux la providence d'avoir conservé une population chrétienne dans ces lieux qu'il s'agit de régénérer. Elle nous a donné le seul moyen possible de remettre à un héritier, cet Orient qui menaçait de rester sans maître. La chrétienté hellénique paraît avoir été spécialement réservée pour ce grand avenir, et il est certain qu'elle est seule propre à recueillir ce grand héritage. Les dominations occidentales implantées sur le sol de l'Orient, n'ont pas de durée. Combien n'y en a-t-il pas eu qui s'y sont établies par la force des armes ! mais il n'en reste pas même trace. Pas une tradition, pas une légende qui se rattache à tous ces châteaux des chevaliers francs, des Champlitte, des Villhardoins, des Laroche, et de tant d'autres, à ces ruines, dont les murailles grises font tache sur le bleu éclatant du firmament hellénique ; elles ont si peu l'air d'appartenir au pays, elles cadrent si peu dans son harmonie générale ! C'est un avertissement sérieux qu'ils offrent, et qui, nous l'espérons, ne sera pas perdu.

Si la population chrétienne de l'ancienne Byzance avait moins de courage, moins de ténacité, moins d'attachement à son culte, moins de fermeté dans la torture, moins d'élasticité dans la réaction, moins d'habileté, de finesse et de prudence dans ses rapports avec ses grossiers conquérans, si elle ne possédait pas l'art de se rendre indispensable à ses oppresseurs, si en un mot, elle manquait de toutes ces qualités par lesquelles, après avoir perdu le trône et l'indépendance, elle n'en est pas moins restée in-

domptée et fidèle à elle-même, il y aurait à peine une issue à la confusion actuelle, à peine un terrain solide pour s'appuyer ; la position serait sans remède et sans espoir, un abîme que rien ne saurait remplir, et qui engloutirait tout. Mais il n'entre jamais dans les plans de la providence d'enlever à l'homme tout refuge et toute espérance. Sur l'arbre de la vie, à côté du fruit mûr que l'on cueille, elle fait croître des fleurs qui promettent de nouveaux fruits. En Orient aussi, elle a permis qu'il y ait une compensation ; elle a permis que les eaux de la grande inondation ottomane venant à s'y retirer, laissent après elles une terre fertile, et prête à toute culture.

Pour le bien de l'humanité, la population chrétienne de l'Orient eût dû être créée, si elle avait disparu par le fer des Musulmans, ou si elle n'avait jamais existé. Ce serait là une tâche difficile, impossible même, et cependant indispensable. Mais voici qu'aujourd'hui elle n'a pas besoin d'être créée, elle est là, elle est incorporée à la terre et au pays qu'elle habite de temps immémorial, et sur lequel elle sera heureuse de recevoir de nouvelles immigrations chrétiennes. Elle a supporté des siècles d'affreuses tortures, et d'une servitude dégradante, dans l'espoir de célébrer un jour, au foyer de la patrie, sa rédemption par la croix. Et au lieu de se servir de ce peuple comme d'un moyen de salut, des puissances chrétiennes tireraient l'épée contre ceux qui peuvent seuls faire surgir de nouveau l'ordre du chaos oriental, qui peuvent seuls servir de base à un nouvel édifice, seuls assurer la civilisation européenne en Orient, qui, en un mot, sont seuls en état d'essayer la grande œuvre de resserrer les liens malheu-

reusement trop longtemps relâchés entre l'Orient et l'Occident.

Les puissances occidentales, en se montrant hostiles aux vœux des chrétiens de l'Orient, ont forfait à leurs propres intérêts, ainsi qu'aux préceptes d'une politique prudente. Les Hellènes doivent sentir leurs peines, d'autant plus cuisantes, que la main qui les chatie n'est plus celle des Musulmans, et qu'on ressent plus amèrement la douleur après avoir été caressé par un rayon d'espérance. Le carnage de Coustengé, le sang qui a coulé à Volos, et toutes les autres horreurs, doivent peser sur ceux qui ne les ont pas réprimées, et sont un échantillon par lequel le ciel a permis que les Turcs fissent voir quelle est cette tolérance sur laquelle les Grecs doivent fonder toutes leurs espérances de l'avenir. Mais quand même la religion et l'habitude eussent permis au musulman de se considérer comme l'égal du raya chrétien, tout homme de sens comprendrait qu'après les cruautés et l'exaspération de la guerre actuelle, où la religion joue le premier rôle, une réconciliation des deux races, et surtout une égalité réelle des droits politiques et religieux, est une utopie tout à fait impraticable.

La raison d'état elle-même ramènera l'ancienne oppression ; elle la redoublera, elle en multipliera même les rigueurs, car c'est sur l'oppression seule que pourra reposer dorénavant l'édifice de la domination turque qu'on veut étayer. Voilà pourquoi la guerre de l'Hellénisme est de sa nature même une guerre que ne doit plus cesser, et à laquelle la Grèce libre ne peut pas non plus rester indifférente. Veut-on qu'elle trahisse sa propre existence ? L'œuvre de 1821 n'est terminée qu'à demi, et la douleur

de la Grèce sur ce qu'elle a perdu, l'emporte toujours encore sur la joie de ce qu'elle a obtenu. Si le roi Othon se voyait forcé de se mettre à la tête de son peuple, tout le peuple le suivrait. Et quel autre prince donnerait le signal de l'établissement d'un nouvel empire byzantin ? Oh, quel spectacle pour l'Europe décrépite, pour l'Allemagne surtout, qui serait si heureuse de voir un *homme*, de trouver un homme rempli de vertus chevaleresques, à qui faire hommage de ses sympathies ! Qui vise haut, doit tout oser. Le trône de Byzance ne sera pas donné par un protocole.

Nous le disons avec la plus ferme conviction : c'est sur l'élément chrétien, c'est sur la population fondamentale de tout l'Orient, sur cette source vitale dont l'oppresseur musulman a lui-même tiré de tout temps sa meilleure force, c'est sur cet élément, sur son appui, sur son développement, que repose tout l'espoir de l'Europe. La passion et l'égoïsme démesuré de part et d'autre, lui ont fait faire fausse route. Une guerre terrible en est le résultat ; plus d'une existence y succombera, et viendra ensuite la révolution, qui moissonnera ce que la guerre aura épargné. Plaise à Dieu qu'on reconnaisse à temps la solution véritable, la seule qui puisse être appliquée sans blesser le monde chrétien, sans soulever les sentimens les plus intimes de tous les peuples, et sans honte pour elle-même.

La destination expresse et providentielle de l'Évangile, est d'être propagé par toute la terre, et de durer à toute éternité. Tout chrétien doit croire à cette promesse divine. C'est là la monarchie universelle, la seule que verra la terre. Eh bien, le temps approche, le temps est à nos portes où un grand pas sera fait vers la réalisation de cette

grande pensée. Savoir reconnaître les signes fatidiques de ce temps, est non seulement une vertu chrétienne, comme l'évangile le dit expressément ; c'est aussi le véritable indice et la seule base durable d'une bonne politique. Une politique vraiment conservatrice, ne peut être que chrétienne. Aucune puissance de la terre ne saurait impunément méconnaître cette vérité à la longue.

Comme les cendres du Vésuve ont recouvert l'ancienne Pompée, de même le Mahométisme a enseveli pendant des siècles le Christianisme oriental, sans réussir à l'écraser. Qu'on déblaie l'éboulement, et l'antique cité reparaitra dans sa forme et dans son plan primitif. Tandis que la domination musulmane n'a jamais réussi à établir dans son intérieur l'ordre administratif, à entrer dans le droit public européen, à effacer les traces du sabre, et à se créer une position légale, et que pendant les quatre siècles de son existence, elle ne subit d'autre changement que celui qui résulta de l'altération du rapport dans les forces respectives de l'oppresseur et de l'opprimé, le Christianisme byzantin, au contraire, a, malgré tous ses désavantages, su maintenir toutes les bases essentielles de son ancienne organisation politique, son droit, son église et sa communauté. Il n'y eut jamais une révolution des peuples de l'Orient aussi complète que celle des peuples occidentaux. Ils sont aussi près de leur ancien modèle, que leur langue actuelle est près de leur langue ancienne. Le partage de l'empire romain fit surtout valoir et développa la différence intérieure de l'Orient et de l'Occident. Depuis, ces deux parties du monde s'écartèrent de plus en plus, et lorsqu'enfin ces deux frères, élevés autrefois sous le même toit paternel, se furent revus pendant les croisa-

des, ils ne se reconnurent plus, et ils se haïrent. Mais qu'aujourd'hui, lorsque le sort les réunit de nouveau, ils reconnaissent combien ils sont nécessaires l'un à l'autre. Tout œil observateur ne peut méconnaître combien tous ces états où règne la civilisation occidentale, et que la mollesse et l'anarchie intellectuelle menacent d'une dissolution intérieure, ont besoin de se retremper et de se rajeunir, au risque de se voir en proie à une combustion spontanée d'autant plus rapide, qu'ils ont plus de ressources matérielles mises à la disposition des peuples, de leurs partis, de leurs passions extérieures et intestines, de leur inquiétude, et de leur avidité de jouissances matérielles. La dissolution gagnerait autour d'elle comme la pourriture, comme cette gangrène qui ronge l'empire des Turcs et l'entraîne fatalement vers sa dernière heure.

Nous aussi, nous serions alors amenés à croire nos destinées régies par ce fatalisme implacable et sans espoir des Mahométans.

Tous les états et tous les peuples se ressemblent dans leur décadence. Un libéral musulman et son frère européen se ressemblent comme deux gouttes d'eau, et les fondements sur lesquels repose l'alliance des libéraux de l'Europe occidentale et des puissances qui se sont mises à leur tête, se ressentent peut-être bien plus de cette ressemblance, que nous ne voulons nous l'avouer par un reste de pudeur chrétienne. Ce qui peut surtout arrêter la décadence de l'Occident, qui se perd par les excès de la civilisation, et pour s'être affranchi de toute règle et de toute mesure, ce qui peut régénérer notre esprit fatigué, c'est un nouveau contact, un contact intime avec l'Orient, dont nous a depuis si long temps sevré cette

conquête ottomane qu'on s'efforce encore aujourd'hui de perpétuer. L'humanité en Europe cherche de nouveaux rivages, elle a besoin d'un nouveau jour. Les forces qui dans son agonie se dévorent elle-mêmes, ou qui vont au delà des mers trouver un emploi perdu pour l'ancien monde et qui ne peut même que finir par lui devenir hostile, ont à nos portes même, et pour ainsi dire sous nos yeux, une immense carrière qui leur est ouverte, et qui promet les plus grands avantages à elles-mêmes et à leur patrie européenne. La rétablissement d'un trône chrétien à Byzance, opéré par l'Occident entier, ferait bientôt voir de quelle importance est pour nous l'Orient. On verrait dès le premier jour combien la formation d'un grand empire chrétien en Orient profiterait plus sous le rapport soit matériel, soit intellectuel aux peuples divisés de l'Europe, que l'intégrité de la Turquie, ou le morcellement du pays en plusieurs petits états rivaux et impuissans.

On croirait se mouvoir dans le cercle magique d'un de ces contes des mille et une nuits, si nous voulions présenter ici le tableau de l'élan immense que recevraient tous les pays de l'Occident, et surtout et avant tout l'Angleterre, par l'ouverture de l'Asie et de toutes les grandes voies de la culture et du commerce. Déjà au commencement de ce siècle, lorsque des passions belliqueuses ne troublaient pas encore l'esprit et ne faussaient pas le jugement, des hommes qu'un long séjour en Orient amenait tout naturellement à penser sur ces questions et rendait les plus propres à les décider, Williams Éton par exemple, ont reconnu ces vérités, et les ont consignées dans des ouvrages, qu'on ferait bien de consulter encore de temps à autres. C'est au point de vue du commerce qu'ils

les considèrent principalement ; et l'exemple des États-Unis ne prouve-t-il pas de la manière la plus incontestable, qu'on tire un bien plus grand profit de pays florissants, et qui avancent dans la voie de la civilisation, que de provinces désolées et désertes ? Mais il y a un autre côté aussi de la question, moins saisissable peut-être, mais non moins important. L'esprit de l'Occident diffère de celui de l'Orient ; le Franc lui-même apprend à changer en Orient l'ordre de ses idées. Ce n'est pas un mal, c'est au contraire un grand avantage. Plus d'un Germain déjà, en voyant l'aurore aux doigts de rose, se lever sur les cimes de l'Acropole, a senti s'évanouir dans son cœur tout sentiment de regret pour les matinées de son pays à l'odeur de suif, et pour le bonnet de nuit qu'à cette heure poétique il était forcé de tirer sur ses deux oreilles. Eh bien, les peuples y perdront plus d'une habitude pareille, et ce ne sera pas à regretter.

Du contact des éléments divers surgit la nouvelle vie. La rencontre, soit amicale soit hostile de l'Orient avec l'Occident, a produit toutes les grandes phases de l'histoire, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours. La Grèce future, la Grèce chrétienne et embrassant toute l'étendue qui lui appartient, sera de nouveau l'arène où l'Occident se recontera avec l'Orient. C'est la destination éternelle de la Grèce, c'est son rôle dans l'histoire, et elle le remplira encore, lorsqu'elle aura Byzance pour sa capitale, les Balcons pour sa frontière. C'est à l'Allemagne à remplir cette grande espérance ; c'est entre ses mains que repose l'avenir de ces pays. C'est surtout l'ancienne épée de l'Autriche qui doit défendre et sauvegarder l'Orient chrétien. Tous se courberont devant elle,

tous attendent avec une impatience anxieuse, pour l'entendre résonner de nouveau dans son fourreau de fer, pour la défense d'un grand intérêt chrétien et d'un intérêt général de l'Allemagne. Si l'Autriche reconnaît sa mission, — et pourquoi en douter ? — elle dotera l'Allemagne de deux grandes choses : d'un champ d'activité glorieuse à sa frontière orientale, et du sentiment d'orgueil et de délice que lui donnera la restauration de sa force nationale, et de sa grandeur indépendante et également enviée de l'ouest et de l'Orient. Une grande idée récompensera celui qui peut la concevoir et l'appliquer, en lui rendant sa propre grandeur et son élévation. Après une action noble et digne, on se sent deux fois plus grand. On s'élève avec ses actions, et ce qu'on a pu faire de grand, se retrouve en soi. L'Allemagne, qui par sa position géographique, par ses relations historiques avec les deux grands états romains, par l'affinité de sa civilisation avec l'Hellénisme, par l'immensité de son esprit et la tendance idéale qui l'ennoblit, est élue par la providence pour une activité toute particulière, l'Allemagne doit sortir tout autrement du combat qu'elle n'y est entrée ; elle en doit sortir relevée à ses propres yeux et à ceux des autres, réunie, renforcée, et pouvant envisager son œuvre avec fierté. C'est de l'Orient qu'elle doit prendre cette unité et cette grandeur que malgré d'immenses efforts elle ne réussit pas à conquérir chez elle. Ce ne peut plus être un rêve. Le fruit d'or s'en est tellement approché, qu'elle n'a plus qu'à tendre la main pour le cueillir. Le dernier mot n'a pas encore été dit. Mais si un dernier coup devait être porté au trône allemand hellénisé à Athènes, l'ancienne maison impériale de Habsbourg retrouve-

rait sa voix, comme ce fils de Crésus, muet de naissance, qui jeta son cri de menace, lorsque le glaive du meurtrier se leva contre la tête de son père.



Quinzaine politique du Spectateur.

Il y a un enchaînement continu dans les actions des peuples. Elles sont, en effet, si enchevêtrées les unes dans les autres, qu'on court risque de fausser l'histoire, en voulant dépeindre une époque isolée, et de représenter sous un faux jour les événemens les plus clairs, quand on veut les rendre l'objet d'un jugement séparé. Si, même dans les biographies des individus, on est forcé de compter avec les mœurs, l'état plus ou moins avancé de civilisation, enfin avec les circonstances plus ou moins favorables dans lesquelles s'est trouvé celui dont il s'agit de tracer l'histoire, à plus forte raison ne doit-on jamais perdre de vue mille circonstances qui ont pu faire apparaître, dans des momens donnés, une action isolée d'un peuple sous un jour défavorable.

Les peuples ont en effet, comme les individus, leurs momens de faiblesse. On les voit parfois défaillir justement dans des occasions où ils devraient déployer toute leur force morale; mais, de même que les armées les plus braves et les mieux disciplinées sont sujettes à des paniques soudaines, les peuples les plus renommés ont aussi leurs paniques, et les entreprises les mieux combinées échouent souvent devant un esprit d'irrésolution inexplicable.

Heureusement, pour l'honneur de la nation grecque, la non-réussite de la dernière insurrection est presque entièrement justifiée par l'attitude hostile et la pression, d'abord morale et ensuite matérielle, exercée sur le peuple grec par une grande partie de la chrétienté. Notre intention n'est pas de répéter ici ce qu'on a déjà dit et redit tant de fois; Dieu nous garde de vouloir récriminer. Nous sommes loin de nier que des écarts regrettables aient eu lieu, mais nous nous ferons toujours un devoir de relever cette foule d'assertions erronées, qu'on s'est plu à répandre, pour montrer les événemens de l'Épire, de la Thessalie et de la Macédoine sous un jour défavorable, pour ravaler l'honneur de tout un peuple, pour détruire tout bon sentiment en faveur d'une nation indignement opprimée.

L'attitude toute passive, mais très-significative des masses dans la Grèce libre, ne peut que détromper ceux qui sont encore dans l'erreur. Elle démontrera que l'insurrection n'a pas été le fruit d'une intrigue mal menée, mais bien l'explosion d'un sentiment national, un élan de toute la nation grecque, libre et asservie; que ceux que l'on accuse d'avoir entrepris une invasion dans un pays ami, n'ont fait qu'obéir à la voix unanime de toute la nation, en accordant leurs sympathies à ce nouvel acte du grand drame de la régénération hellénique.

On blâme l'insurrection de n'avoir pas pu prendre ce caractère général qui est une garantie de réussite, on l'accuse d'avoir plutôt été une invasion de bandes militaires venues de la Grèce libre, qu'un mouvement spontané des populations indigènes. Mais on oublie la solidarité qui existe entre les Grecs libres et les Grecs esclaves: on ne

tient aucun compte de leur vœu unanime, on affecte de ne pas savoir que la plupart des hommes influens des provinces asservies, sont établis dans la Grèce libre, et l'on se plaît à appeler invasion, la participation de tous à une cause commune.

Or, rien n'avait été organisé, et rien ne pouvait être organisé d'avance dans les provinces qui se sont insurgées. Les chrétiens sans armes, privés de munitions, manquaient de tous les moyens les plus indispensables pour entreprendre un mouvement général et simultané. L'insurrection devait forcément suivre la marche qu'elle a en effet suivie. Elle éclata d'abord dans les districts montagneux de la province d'Arta. Les dépêches de M. Saunders suffirent pour justifier ce mouvement de désespoir. Ce fut là l'étincelle qui électrisa tout le monde, les chrétiens asservis de la Turquie, les Epirotes, les Thessaliens et les Macédoniens établis dans la Grèce libre, et les habitans du Royaume. Ceux du dehors pris au dépourvu, se préparaient à se soulever, adressaient des invitations à leurs anciens chefs pour aller se mettre à leur tête, demandaient des armes et des munitions dont on manquait partout. Les grecs libres organisaient à la hâte des comités, s'adressaient à leurs riches compatriotes de l'étranger pour leur demander des secours, les chefs militaires, surpris par les événemens, s'empressaient d'accourir. Mais ils n'avaient pas encore pu se rendre sur les lieux, que déjà des corps nombreux de Turcs réguliers, expédiés à la hâte de Constantinople, où ils étaient remplacés par les troupes des alliés, avaient débarqué à Volos, à Prévesa, à Arta, tandis que les mouvemens des insurgés étaient paralysés par un hiver rigoureux et des neiges abondantes. La lutte

devenait inégale dès le début. Il ne restait aux insurgés, dépourvus de canons, de troupes régulières, de vivres, de munitions, d'autre ressource que de se tenir sur la défensive. Les communications entre les corps des chrétiens et les habitans prêts à s'insurger et même déjà compromis, devenaient de jour en jour plus difficiles.

Mais les causes principales du découragement, celles qui ont seules paralysé cette énergie morale qui fait la force des révolutions, sont ailleurs. Ce fut le blâme officiel venu dès le premier moment des îles Ioniennes, répété plus tard sur les bords de la Seine et de la Tamise, qui a jeté le trouble, l'effroi dans tous les cœurs. Là où l'on espérait rencontrer les sympathies, l'approbation, les secours de la chrétienté, on a vu avec un douloureux étonnement les pavillons qui ont si glorieusement triomphé à Navarin, couvrir de leur puissante égide, les navires qui transportaient les forces turques qu'on expédiait de Constantinople contre l'insurrection. On a vu ces agens des Puissances chrétiennes, ces protecteurs officieux et toujours si empressés des chrétiens opprimés, se changer inopinément en avocats des Turcs, et user de toute l'influence qu'ils s'étaient acquise par leur nombreux bienfaits, pour persuader et intimider tout à la fois ces populations simples, habituées à voir dans ces représentans des Puissances, des conseillers sincères et désintéressés. L'attitude des Puissances occidentales, et de leurs représentans, le langage des journaux officiels, et notamment du *Moniteur Universel* ; d'un côté, les menaces adressées au gouvernement grec, et à tous ceux qui étaient censés soutenir l'insurrection ; de l'autre, les promesses d'émancipation, ou de droits nouveaux à accorder aux rayas,

promesses qu'on faisait parvenir de toute manière aux insurgés, voilà certes assez de motifs pour décourager l'insurrection. Mais les paroles furent suivies d'actes. Les navires de guerre des Puissances alliées commencèrent à faire une police sévère dans les parages de la Grèce; et, tandis que d'un côté, ils escortaient les convois turcs, ils interceptaient de l'autre tout secours en hommes, en armes et en munitions que les Grecs libres faisaient parvenir à leurs frères de l'Épire, de la Thessalie et de la Macédoine. Le Royaume de Grèce était menacé de blocus, d'occupation, et ces menaces se réalisèrent en effet plus tard. Les consuls des Puissances entretenaient des correspondances, avaient des entrevues avec les chefs des insurgés, pour les engager, par toute sorte de promesses, à faire leur soumission. Il était enfin clair que l'Occident ne reculerait devant aucun moyen pour réprimer le mouvement des chrétiens. Toutes ces circonstances étaient certes de nature à décourager et à démoraliser les masses les plus intrépides.

Tout ce que nous venons de dire explique suffisamment le peu de progrès de l'insurrection. Au manque de moyens matériels, pour soutenir un mouvement éclaté sans entente préalable, au milieu d'un rude hiver, tandis que les Turcs, maîtres de la mer, ont pu transporter des troupes avec la plus grande célérité, partout où le besoin s'en est fait sentir, est venu s'ajouter la formidable pression morale d'abord, et puis matérielle, des grandes Puissances de l'Occident. La formation d'une autorité centrale pour diriger les mouvements de l'insurrection, et servir de point de cohésion entre les diverses parties des provinces insurgées, était impossible. Les divers corps qui

avaient en le temps de se former à la hâte, demeurèrent isolés; le pays se trouva dans l'impossibilité de prendre une part générale à la lutte. Les munitions, les vivres même manquèrent bientôt partout. L'absence totale de direction, cette anarchie, tranchons le mot, devait nécessairement produire les maux inséparables en tout temps et en tout pays, d'un pareil état de choses. Les passions, libres de tout frein, eurent en effet beau jeu; il ne restait plus à la plupart des chefs qu'une autorité bien précaire sur des gens sans solde, sans pain, forcés de se nourrir parfois d'herbes. Des abus furent commis; la conduite de plusieurs chefs fut répréhensible, mais, nous le demandons à tout homme de bonne foi, quelle est la révolution qui n'ait pas été accompagnée d'excès de tout genre? Et pourtant, à côté de ces misères, que nous déplorons sincèrement, mais que les circonstances justifient pleinement, combien d'actions de dévouement n'aurait-on pas à signaler? Combien de faits héroïques passés inaperçus? Que de fois, en Épire, à Péta par exemple, une poignée de braves n'ont-ils pas repoussé des bataillons entiers de Turcs? Nous pourrions citer une foule de belles actions, les prodiges du sergent Leotzacos se mesurant à la tête d'une compagnie régulière de 70 hommes, avec des bataillons entiers, le dévouement des frères Zico qui se trouvaient partout où était le danger, l'empressement des populations à se soulever, en se faisant une arme de tout, partout où elles n'étaient pas comprimées par la présence des hordes albanaises des Bach-bosoucs ou des réguliers turcs. Que de noms de chefs dévoués nous pourrions citer, à côté de ceux qui ont eu le malheur de ne pas faire leur devoir. Mais à quoi bon récriminer contre ceux-ci,

non ragioniam di lor, ma guarda e passa

à quoi bon aussi réveiller des souvenirs douloureux, en rappelant de belles actions qui n'ont pas été couronnées de succès?

C'est là la marche fatale qui devait conduire graduellement l'insurrection à un état de découragement et de démoralisation tel, qu'elle devait nécessairement succomber devant l'effet moral produit par l'occupation du Pirée; cet événement, traîné chez nous comme une démonstration directe et très énergique des Puissances contre les aspirations et les vœux de l'hellénisme, ne pouvait manquer de produire un effet prodigieux sur l'imagination si impressionnable des Grecs qui se trouvaient en présence des Turcs, les armes à la main. Cette démonstration était pour eux une preuve éclatante de l'inutilité de leur lutte et de leurs efforts. C'est cette conviction, corroborée des proclamations officielles du gouvernement grec, peut-être aussi des conseils officieux des personnes qui ont embrassé ici la politique de la neutralité, à ceux de leurs amis qui avaient pris les armes, qui a fait quitter la partie à la plupart des chefs.

Au milieu de ces obstacles formidables, qui, comme des fantômes, vinrent se dresser autour des insurgés dès le commencement de la lutte, au milieu de cet horizon qui devenait de jour en jour plus sombre, se dessine une belle et noble figure. Intègre et austère au milieu du désordre et de la licence, conciliant et humain avec les Turcs, là même où d'autres manquaient d'égards envers les chrétiens, le général Christodoulos Hadji-Petros, se soutint d'abord à Loutron, et s'avança lentement au nord; il fixa l'attention toute particulière des Turcs, qui virent en lui

un ennemi sérieux et habile, et qui lui livrèrent plusieurs combats qui finirent tous à son avantage. Sans argent, sans autres moyens qu'une influence acquise par une conduite ferme et prudente, et par la confiance que sa loiauté et son désintéressement inspiraient, non seulement aux chrétiens mais aux Turcs eux mêmes, le général Hadji-Petros, adossé au Pinde, sut se créer une petite armée, en s'attirant divers chefs de bandes insoumis jusqu'alors; il établit une discipline sévère dans son camp, il se créa un dépôt de vivres, et, quand tous les autres se trouvaient déjà sous le poids d'un déplorable découragement, il livra, au mois de Mai, le glorieux combat de Calabaca, qui suffit pour placer son nom au niveau des noms immortels des Caraïscaki, des Colocotroni et des Botzaris.

Mais au moment même où le général victorieux allait recueillir le fruit de son éclatant succès, l'insurrection succombait en Epire par suite de la malheureuse affaire de Scoulicaria, les troupes Anglo-françaises débarquaient au Pirée, Tzami Caratasso, nous nous abstenons d'en rechercher les motifs, quittait la Macédoine à bord d'un navire français. Les troupes turques de l'Epire, devenues disponibles, passèrent en Thessalie, et le héros de Calabaca, ne pouvant plus prendre l'offensive contre un ennemi quatre fois plus fort, prit toutes ses dispositions pour soutenir l'attaque qu'on projetait contre lui, et, grâce à ses dispositions, on était sûr d'avance d'une nouvelle victoire qui aurait au moins permis à ce général d'assurer, par un traité honorable, des garanties aux chrétiens des provinces insurgées. Mais le sort en décida autrement. Les chefs Zacas et Catarahia, qui, nous devons en convenir,

avaient rempli jusqu'alors honorablement leur devoir, chargés de la défense de deux postes très-importans, les quittèrent sans coup férir, sans attendre l'attaque des Turcs, et se replièrent vers la frontière grecque. Beaucoup de bruits ont couru sur cette défection ; des lettres saisies ont été publiées dans les journaux ; mais nous aimons mieux jeter un voile sur la conduite de ces deux chefs, imitant la réserve dont le général Hadgi-Petros nous donne un si noble exemple dans son ordre du jour que nous mettons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs. Trompé dans toutes ses espérances, attaqué à l'improviste, le général n'eut que le tems d'opérer sa retraite, qui fut vaillamment couverte par l'héroïque Leotzaco. Avant de quitter ses compagnons d'armes, et d'entrer sur le territoire grec, il publia l'ordre de jour suivant :

Soldats !

Nous nous sommes lancés en 1821, avec nos frères de la Grèce actuellement libre, dans une lutte sacrée pour arracher à la tyrannie des barbares nos droits politiques et religieux, pour délivrer la terre de nos ancêtres. Par notre constance, et aidés de la sympathie des peuples civilisés de l'Europe, appuyés et secondés par les Grandes Puissances de la chrétienté, nous avons atteint en partie notre but. Mais aux Thessaliens, aux Epirotes, aux Macédoniens, demeurés sous le joug, il ne reste qu'une protestation stérile et les tristes souvenirs d'une longue et désastreuse lutte.

Comptant sur l'assistance de Dieu et sur nos droits imprescriptibles, nous avons recommencé, il y a cinq mois, la guerre de l'indépendance ; les indigènes ont pris les

armes, nos frères de la Grèce libre sont spontanément accourus pour l'accomplissement d'un devoir sacré envers des frères, des parens, des concitoyens.

Soldats ! Pendant toute la durée de la lutte que nous venons de soutenir, vous avez donné des preuves de votre amour pour la liberté, de votre courage, de votre constance à supporter toute sorte de privations, et de votre dévouement à l'ordre. Vous avez prouvé, par votre humanité envers les musulmans qui n'ont pas fait de résistance, et envers ceux que vous avez fait prisonniers de guerre, que vous n'avez pas pris les armes contre ceux qui sont nés dans le pays de vos ancêtres, mais contre un pouvoir tyrannique. Le Très-Haut nous a bénis ; il nous a accordé la victoire dans six rencontres, à Loutron, à Phanari, à Parabrastana, à Velessi et à Tricala ; il a couvert de gloire nos armes à Calabaca, où, après un combat qui a duré dix jours, un ennemi plus fort en nombre et en moyens a été complètement défait. Dès lors l'ennemi recula épouvanté devant vous : l'insurrection s'étendit d'Agrapha et du mont Pelion au Pinde, à l'Olympe et à l'Ossa, se rendit maîtresse de la plaine de la Thessalie. Les Turcs se trouvèrent bloqués dans leurs positions, les communications entre les points militaires les plus importans de l'Épire, de la Thessalie et de la Macédoine étaient interceptées ; l'avenir, avec l'aide de Dieu, se présentait à nous sous un aspect riant.

Malheureusement la noble guerre que nous faisons pour reconquérir nos droits sacrés, a été injustement calomniée ; on nous accusait d'être les agens d'une politique étrangère. Les sympathies si naturelles de nos frères de la Grèce libre ont été méconnues à un tel point, que les

Puissances Occidentales, hier encore nos bienfaitrices, ont pris envers nous une attitude hostile ; leurs navires de guerre interceptaient les munitions qui nous arrivaient, leurs agens mettaient toute sorte d'obstacles à notre guerre. La protection de ces Puissances, en inspirant de la confiance aux Turcs, a multiplié leurs forces. L'occupation militaire, en enchaînant l'action libre des citoyens, en empêchant les communications, a jeté le deuil et le désespoir parmi le combattans. Notre noble et juste guerre a été qualifiée de criminelle ! Des invitations accompagnées de menaces, ont été adressées à nos frères de la Grèce libre pour quitter vos rangs. Rien n'a été négligé pour arriver à la dissolution de l'armée révolutionnaire.

Toutes les positions occupées par les nôtres en Epire et en Macédoine, et une partie de celles de la Thessalie, ont été abandonnées, et tous les corps turcs de l'Epire et de la Thessalie se sont portés contre nous.

Soldats ! devant tous ces obstacles votre patriotisme n'a pas fléchi. Je rends témoignage de votre ferme résolution de ne pas déposer vos armes, de votre espoir de gagner, par notre constance, les sympathies du monde chrétien à notre cause.

Vous étiez prêts à recevoir en braves un ennemi d'une force bien supérieure à la vôtre ; vous vous prépariez à cueillir de nouveaux lauriers, quand des événemens imprévus, que je ne veux pas qualifier, ont trahi votre bravoure. Deux positions fortes et très-importantes furent abandonnées, et nous fûmes enveloppés de tous côtés par une nombreuse armée. Nous resistâmes, mais dans l'impossibilité de garder notre position militaire, nous nous retirâmes en combattant, et, prêts encore à continuer

la guerre, nous dûmes nous soumettre à la forces des circonstances majeures.

Soldats ! Thessaliens d'Agrophi, du Pinde et de l'Olympe, nous nous retirons de la lutte en présence d'obstacles insurmontables, et non par crainte des Turcs, quelqu'en soit le nombre. Mais n'oublions pas que nous avons des droits imprescriptibles à la possession de la terre de nos ancêtres, de nos libertés politiques et religieuses. En nous retirant momentanément, nous n'oublierons pas que nous n'avons pas accompli notre devoir envers la patrie.

Braves soldats qui restâtes fidèles au drapeau jusqu'à la fin, retournez à vos foyers ; que les bénédictions de la patrie soient votre consolation. Ayez un ferme espoir en Dieu, car le jour viendra où il jettera un regard de pitié sur ceux qui souffrent, où il inspirera aux peuples civilisés et aux puissans de la terre, des sentimens de justice envers nous. Nous déposons les armes avec la ferme confiance que les grands de ce monde verront bientôt où reside, en Orient, la véritable force. L'accomplissement des tems ne tardera pas.

Et vous, ombres sacrées de ceux qui sont tombés héroïquement, et qui portez la couronne du martyr chrétien, intercédez auprès du Très-Haut pour vos frères souffrans.

Neochori le 13[25 Juin 1854.

(Signé) CHRISTODOULOS HADGI PETROS.

L'insurrection est éteinte ; l'étendard du croissant flotte partout en Epire, en Thessalie, en Macédoine ; l'intégrité, de l'Empire Ottoman un instant entamée, a été rétablie de ce côté, et le moment est venu où les Turcs usent du

droit de la victoire, en exerçant d'horribles vengeances contre les chrétiens. Nous avons publié dans notre livraison du 25 Juin, (7 Juillet) la lettre de M. Blunt à Fuad Effendy. Nous pouvons affirmer à nos lecteurs que partout, dans les trois provinces, les chrétiens sont les victimes de la persécution la plus cruelle de la part des Turcs. Rien n'y est respecté. L'évêque de Stagon, pour avoir béni les armes de Hadji-Petros, dut souffrir un affreux martyre, une mort ignominieuse. Nous recevons de toutes parts des renseignements sur les cruautés commises. Des milliers de paysans de l'Épire et de la Thessalie se sont réfugiés sur le territoire grec. On assure qu'il y en a cinquante mille : ceux qui ont pris à tâche de calomnier tout ce qui est chrétien en Turquie, ont prétendu que cette émigration est due à l'inconduite des insurgés. Il n'en est rien, car l'ordre y règne depuis deux mois bientôt et pourtant, ces émigrés préfèrent mendier leur pain en Grèce, que de retourner à leurs champs et à leurs villages ; telle est leur frayeur du régime auquel ils seront assurément assujettis en retournant chez eux, surtout depuis que les Albanais de Tzelio Pitzari sont en pleine révolte contre l'autorité turque.

Il est temps, croyons-nous, que les gouvernemens de l'Europe, prennent en sérieuse considération cet état de choses. Est-ce là l'émancipation, est-ce là la reconnaissance des droits qu'on a promis aux malheureux rayas ? Les Puissances Occidentales ont proclamé qu'en déclarant la guerre à la Russie, elles ont pris la défense du faible contre le fort ; elles ont déclaré en même tems qu'elles feront garantir aux chrétiens de la Turquie des droits. Au lieu de cela, les Turcs se prévalent de la protection

des Puissances chrétiennes pour opprimer les rayas encore plus, s'il est possible. Or, nous le demandons, une guerre entreprise contre une grande Puissance chrétienne en faveur des Turcs, uniquement parce qu'ils sont les plus faibles, car c'est là la raison qu'on donne, n'implique-t-elle pas pour ces Puissances l'obligation de prendre contre les Turcs leurs protégés, la défense des chrétiens qu'ils oppriment impunément ? La sainte loi du Christ, l'humanité, ne leur fait elle pas un devoir de protéger contre la fureur des Bach-bozoucs et, des Albanais, les malheureux chrétiens de l'Épire, de la Thessalie et de la Macédoine, du moment surtout où la plus grande chance de leur affranchissement a manqué, précisément par suite de l'intervention de ces mêmes Puissances ? Et qu'on ne vienne pas nous dire qu'on ne saurait porter atteinte aux droits de souveraineté du Sultan. On n'y a que trop dérogé à ces droits, et nous y applaudissons de tout notre cœur, à Gallipoli, à Constantinople, à Scutari, à Varna. Les Puissances protectrices, qui se sont imposé tant de sacrifices, qui exposent aux chances de la guerre des milliers de leurs soldats et de leurs matelots, depuis le Bosphore jusqu'au fond du golfe de Bothnie, n'auraient-elles pas le droit d'exiger des Turcs, qu'elles protègent, de respecter la vie, la propriété et l'honneur des chrétiens ? N'auraient-elles pas le droit, d'imposer aux Turcs, à titre de récompense de leurs immenses sacrifices, l'obligation de traiter les Chrétiens avec humanité ?

Ces troupes qui restent au Pirée, dans nous ne savons quel but, du moment où la Grèce a adopté la politique de la neutralité, ne seraient-elles pas plus convenablement employées en Épire et en Thessalie, cù, tout en garantis-

sant par leur présence auprès des frontières, les provinces turques contre toute tentative qu'on pourrait, bien inutilement selon nous, craindre de ce côté-ci, elles pourraient en même tems, assurer aux malheureux chrétiens cette paix, cet ordre matériel que le gouvernement ture, fut-il même animé des meilleures intentions, est incapable de leur offrir ? Car, on ne saurait trop le dire, l'autorité du gouvernement du Sultan est loin, même dans des tems tranquilles, d'être ce qu'est l'autorité des gouvernemens dans les Etats civilisés de l'Europe, et les ordres venus de Constantinople, surtout lorsqu'ils ont pour objet de faire respecter la vie, l'honneur et la propriété des rayas, seront fort peu écoutés par les Albanais et les Bachbosoucs, et même par les habitans tures, qui n'ont jamais manqué d'exercer contre les malheureux chrétiens, chaque fois qu'ils l'ont pu, toutes les cruautés suggérées par leur cupidité et leur stupide fanatisme.

Notre but, nous l'avons dit, n'est pas de récriminer contre des Puissances auxquelles la Grèce et tout l'hellénisme sont redevables de tant de bienfaits. Qu'elles aient cherché à étouffer une insurrection, du moment où sa réussite pouvait gravement compromettre leurs vues et leurs intérêts politiques, c'est certes une coïncidence fatale que nous ne saurions trop déplorer; mais il nous sera permis, ce nous semble, d'implorer aujourd'hui leur prompt sollicitude en faveur des chrétiens exposés aux fureurs d'une cupidité barbare et d'un cruel fanatisme.

Ceux qui font tant de sacrifices pour abolir et punir l'infâme traité des noirs, devraient se rappeler qu'il se passe en Turquie quelque chose de plus infâme encore, et dont les malheureuses victimes sont les descendans de ceux qui ont rendu les plus grands services à la civilisation, à la science, à l'humanité.

B.



M. RENIÉRI.